



Christophe Gallaz

Ecrivain

Cette chronique

est assurée en alternance par Lionel Baier, Claude-Inga Barbey, Christophe Gallaz, Eric Hoesli et François Schaller.

J'ai promené le pape au Mormont

J e pensais l'autre soir à ceux qui détruisent le monde en disant le construire, puis je m'endormis en rêvant du pape et du Mormont. François venait de publier son encyclique «Laudato Si'», «Loué sois-tu, mon Seigneur». La religion n'est pas mon affaire, mais je recueille, comme une pluie tombant sur un désert, la parole de quiconque échappe aux asservissements séculiers.

J'ai donc lu «Laudato Si'». C'est un plaidoyer pour l'écologie globale inspirée de François d'Assise, qui refusait la transformation du monde «en pur objet d'usage et de domination». Et c'est un réquisitoire contre le paramètre économique-technique dominant notre époque.

Alors j'ai convié François sur le Mormont, colline de calcaire élevant ses 605 mètres au-dessus des villages vaudois d'Eclépens et de La Sarraz. Colline que sa position entre les Alpes et le Jura doue d'une biodiversité précieuse entre toutes. Colline, aussi, que son histoire a chargée d'une mémoire inouïe.

Où se trouve notamment un sanctuaire celtique bimillénaire comportant 250 fosses coniques, des vases et des récipients, des

monnaies celtiques et romaines, des bijoux et des meules, des squelettes humains et des ossements de bœufs et de chevaux.

François m'écoutait. Je lui narrai que ce lieu, dont tout peuple éclairé réclamerait la conservation intacte et définitive, est dévasté sous l'empire d'une alliance typique de nos sociétés ambiantes. D'une alliance faite de dépendances croisées, avec un prince et des serfs. Le premier évoquant non pas ses impératifs capitalistes, mais l'intérêt général, et les seconds s'affichant souverains pour conserver leur image de soi.

D'abord le prince. L'entreprise Holcim, ici, devenue récemment LafargeHolcim, numéro un mondial du ciment et du béton, auteur d'une tranchée déjà monstrueuse dans la colline, et qui cherche à l'étendre en faisant plier le cadastre et la grille des protections existantes, aux fins qu'elle atteigne au bout du compte 1500 mètres en longueur, 70 mètres en profondeur et plus de 200 mètres en largeur.

– De quoi loger septante-cinq fois la cathédrale de Lausanne, murmura François...

Puis il attira mon attention sur un calicot géant plaqué sur un bâtiment de l'entreprise,

où nous lûmes en trois lignes «Du ciment local pour une société durable».

– Tu vois, me fit François, tous les arguments au service de la dévastation sont tournés ainsi. De petites fictions nées d'une opération toute simple, qui consiste à filtrer le réel. Sur ce calicot, le mot «local» fonctionne comme un réconfort de proximité, tandis que l'expression «société durable» relègue dans notre inconscient la seule notion qu'il faudrait plaider: celle d'une société durable ne pouvant l'être que si la planète l'est aussi, intégralement...

Il se tut puis reprit:

– Et que me dis-tu, dans cette affaire, des archéologues et du pouvoir politique?

Je lui décrivis ceux-là comme les facilitateurs objectifs de la pelle mécanique, les cautions du prince et les victimes d'une ivresse narcissique professionnelle fortement répandue, qui leur interdit de s'apercevoir en serfs ou de se vouloir en opposants. Et je lui décrivis celui-ci figé dans une révérence instinctive à l'ordre matériel qui l'empêche de produire, envers la nature et le patrimoine culturel encore échappé de la muséification, autre chose que des soins palliatifs. Là-dessus mon réveil sonna.